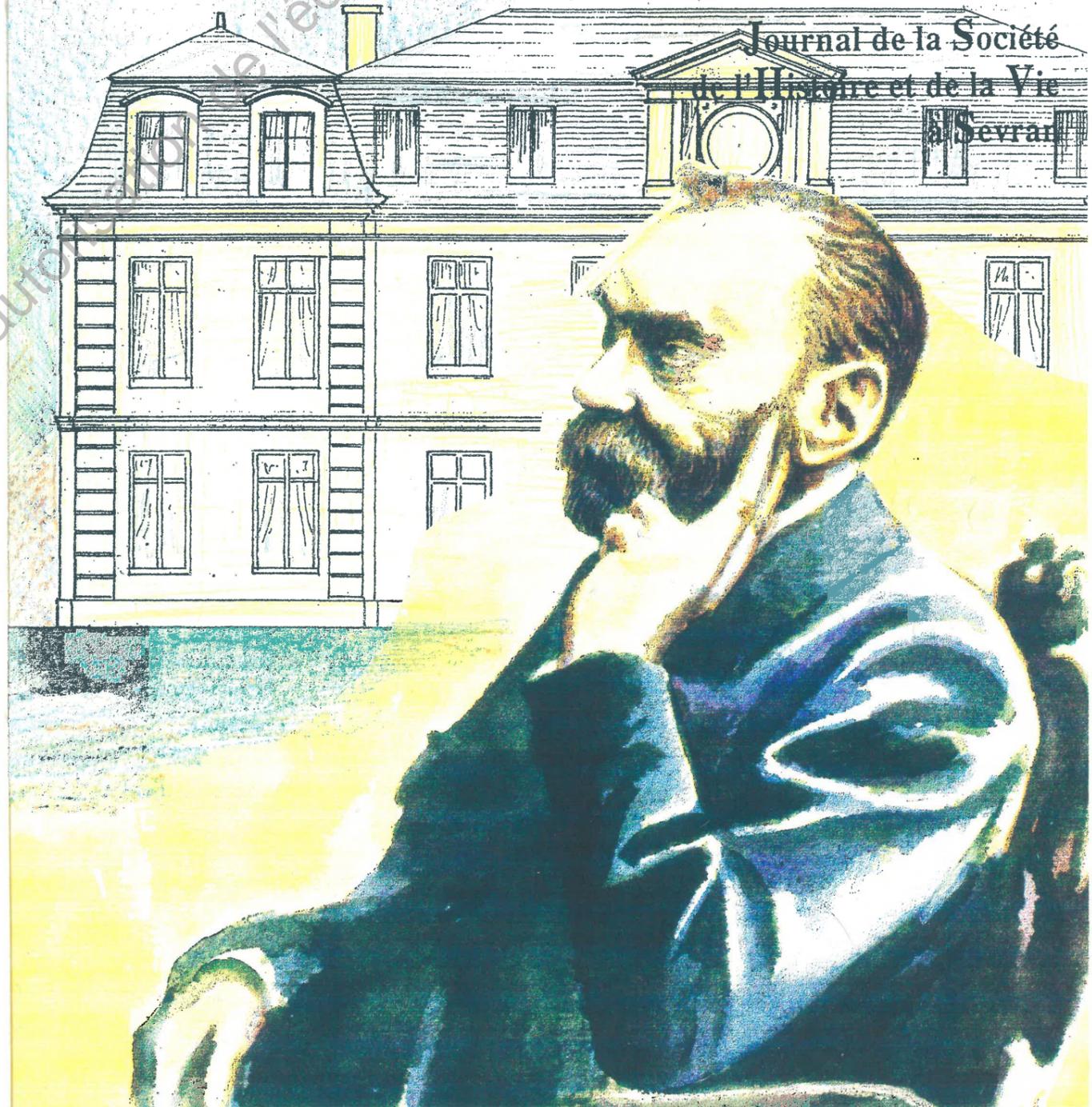


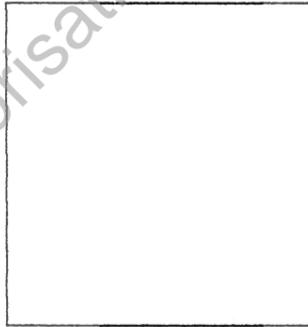
MÉMOIRES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Journal de la Société
de l'Histoire et de la Vie
à Sevrans



Reproduction interdite sans autorisation de l'éditeur

Reproduction interdite sans autorisation de l'éditeur



L'EDITORIAL DE
JEAN-PIERRE FERRAND
PRESIDENT DE LA
SOCIETE DE
L' HISTOIRE
ET DE LA VIE
A SEVRAN

De par l'actualité sevranaise, Alfred Nobel (et son passage à Sévran) est un sujet qui s'imposait à notre Société de l'Histoire et de la Vie à Sévran.

Durant une décennie son laboratoire a constitué un élément de la vie à Sévran. Aussi cette revue et l'exposition du 13 octobre lui consacrent une part importante.

Mais la Vie à Sévran c'est aussi et surtout le travail et les loisirs. Il nous paraît essentiel de conserver la mémoire des anciens sur ces sujets.

Les cinémas Vox et Kursaal, l'usine Kodak ont fermé leurs portes, il n'est donc pas trop tôt pour s'intéresser à leur histoire et écouter, à leur propos, celles des sevranaïses.

Si vous êtes possesseur de témoignages (souvenirs, documents, photographies) ayant trait à la vie sevranaise, n'hésitez pas à vous faire connaître, cette quête est la base du travail de notre association. Et, qui sait, peut-être nous rejoindrez-vous pour d'autres échanges fructueux.

Sommaire

3	A. Nobel, vie et oeuvre	24	...Brefs souvenirs ...
9	...Le testament d'A. Nobel	26	...La fin du KURSAAL
10	...A. Nobel à Sévran	27	Usine KODAK, des anciens évoquent leur carrière
14	Découvertes...	33	... La vie dans l'entreprise
16	Les cinémas du temps passé...(suite) le VOX	38	Vie de l'association

LA VIE ET L'OEUVRE D'ALFRED NOBEL

un résumé

- 1833 : *Naissance d'Alfred Nobel dans la maison familiale au 9 Norrlandsgatan à Stockholm le 21 octobre. Sa famille était originaire de Nöbelöv, un village de la province de Scanie, la plus méridionale de Suède. C'est du nom de ce village que vient le nom de Nobel.*
- 1842 : *Agé de 9 ans, il retrouve son père qui avait émigré à Saint-Petersbourg en Russie, en 1838. Confié à des précepteurs, il reçoit une solide instruction particulièrement en chimie et en langues.*
- 1850 : *Quand Alfred a 17 ans, son père lui offre un voyage d'étude en Amérique, en partie pour lui donner l'occasion de travailler et d'apprendre avec l'inventeur John Ericsson, en partie pour lui faire abandonner pour toujours ses rêves de devenir écrivain.*
- 1860 : *Pour la première fois, Alfred réussit à faire exploser de la nitroglycérine.*
- 1863 : *Alfred quitte Saint-Petersbourg pour de bon, et s'installe avec ses parents à Heleneborg à Stockholm. Dans des conditions primitives, il continue ses expériences sur la nitroglycérine.*

Le 14 octobre, il reçoit son premier brevet pour sa "méthode de préparation de la poudre à fusil pour le minage et le tir".

- 1864 : *Le 3 septembre, le hangar dans lequel les expériences ont lieu explose. Alfred n'est que légèrement blessé, mais cinq personnes sont tuées parmi lesquelles son plus jeune frère Emile. Cette année-là, il obtient un brevet pour une invention qui fait date: le détonateur Nobel.*
- 1865 : *Le 8 novembre, Alfred obtient l'autorisation des autorités allemandes pour bâtir une usine à nitroglycérine à Krümmel près de Hambourg.*
- 1866 : *A trente-trois ans, Alfred fait son deuxième voyage en Amérique pour défendre ses droits sur ses brevets et pour monter une production permanente de dynamite. Le 7 mai il obtient un brevet britannique pour la dynamite. Ce mélange fut une véritable révolution pour l'exploitation des mines, la construction des routes et le percement des tunnels.*
- 1867 : *Alfred obtient la délivrance d'un brevet pour son invention qui fait date, la mise à feu Nobel.*
- 1868 : *Le 26 mai, les Etats-Unis lui délivrent un brevet pour la dynamite.*
- 1870 : *Alfred monte une usine de dynamite à Paulilles dans le sud de la France.*

1871 : *Selon Alfred, la dynamite "commence maintenant à entrer dans l'industrie mondiale". Il pose la première pierre d'une usine à Ardeer en Ecosse.*

1873 : *A quarante ans, il s'installe à Paris, avenue Malakoff dans un hôtel particulier.*

1875 : *Alfred invente la "dynamite-gomme" qu'un choc ou un frottement ne risque pas de faire exploser.*

1876 : *Au printemps, Alfred, 43 ans, rencontre Bertha Kinsky, 33 ans, à Paris. Presque immédiatement, il tombe amoureux d'elle et lui demande si "son coeur est libre". Il ne l'est pas, le 12 juin elle épouse le jeune baron Arthur von Stuttner. Il lia une amitié durable avec Bertha von Stuttner, l'une des pionnière du mouvement pour la paix qui devait obtenir le Prix Nobel pour la paix en 1905. Alfred entame une tumultueuse liaison d'adolescent avec une fleuriste viennoise, Sofie Hess, de vingt ans sa cadette.*

1879 : *"La Compagnie de production de pétrole des frères Nobel" ou "Branobel" est fondée en Russie, Ludvig rejoignant Robert et Alfred comme force agissante*

1881 : *Le 8 mars, Alfred Nobel achète le domaine du Fayet à Sévran.*

1883 : *En mars, Alfred retourne à Saint-Petersbourg rendre visite et aider son frère Ludvig à se sortir d'une crise momentanée fiscale. Ludvig*

est devenu connu en Russie comme "le roi non couronné du pétrole".



1886 : *En collaboration avec son partenaire français, Paul Barbe, Alfred réunit toutes ses compagnies de dynamite en un trust, procédé qu'il nommait en plaisantant " la trustification".*

1887 : *Alfred invente dans son laboratoire de Sévran la balistite, la première poudre sans fumée à base de nitroglycérine. La France lui accorde un brevet pour cette invention, qui servit ultérieurement à la fabrication de la cordite, explosif brisant qui a entraîné une révolution dans le domaine des armes à feu.*

1892 : *Le 30 juillet, la commune de Sévran acquiert la propriété de Nobel. pour le prix de 34.000F et 1.000F pour le mobilier. La vente est effectuée par Maître LEGER, notaire à Sévran.*

Vu l'avis de M. le Sous-Préfet de Pontoise
en date du 23 juillet 1892;

Vu la loi du 5 Avril 1884 et le Décret du
25 Mars 1882;

Considérant que l'école de garçons de Pervan est en très
mauvais état; que le logement de l'instituteur menacé ruine,
et qu'en outre, en raison de son chiffre d'habitants, cette commune doit
être dotée d'une école de filles;

Considérant que l'immeuble dont l'acquisition est projetée paraît
parfaitement convenir, tant par sa situation au milieu du village que par son
étendue pour y installer les services scolaires et municipaux;

Considérant que la validité de la promesse de vente ^{servie} et aut limitée au 21
juillet ^{courant} ~~prochain~~ n'a rien de vicieux l'affaire, c'est-à-dire d'autoriser
des maintenant l'acquisition de l'immeuble, sauf à pourvoir ultérieurement
l'instruction de l'affaire en ce qui concerne la partie technique du projet et la réalisation
des dépenses destinées à assurer le paiement intégral de la dépense;

Considérant que cette acquisition est avantageuse pour la commune et
qu'aucune observation n'a été présentée à l'enquête;

Vu l'avis du Conseil de Préfecture et l'avis,

ARRÊTE :

ART. 1^{er}. — La commune de Pervan
est autorisée à acquiescer de M. Nobel Alfred propriétaire
demeurant à Paris, avenue Malakoff N° 15,

moyennant le prix principal de cinquante-cinq mille francs,
et aux clauses et conditions exprimées dans les actes ci-dessus visés,
l'immeuble délimité par les lignes rouges au plan sus-visé,
destiné à l'installation d'un groupe scolaire scolaire avec
mais et à pourvoir au paiement de cette acquisition au
moyen de l'emprunt que la commune s'est engagée
à contracter aux termes de la délibération sus-visée.

Article 2. M. le Sous-Préfet de Pontoise
est chargé d'assurer l'exécution du présent
arrêté.

Fait en séance, en l'hôtel de la Préfecture,

A Versailles, le 23 juillet 1892.

LE PRÉFET,

[Signature]

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PRÉFECTURE DE POLICE

CABINET

1^{er} BUREAU

(64)

Paris, le 21 juillet 1889

Extrait d'un rapport de M. G. J. J.

signé

, classé au dossier

N° 82000-116

Nobel ne peut s'empêcher d'avoir
vendu lui-même le secret de sa
poudre à l'Allemagne et à l'Italie.
Ce sont donc

Barbe

Abaque, Niau, de qui auraient rendu
le secret de la poudre Nobel dont ils
sont propriétaires à l'Allemagne et à
l'Italie. Ce qui constitue très bien
un crime de haute trahison non
pas de la France.

Il est étonnant que le "Lump" qui
reproduit sans commentaires la note de la
D^{re} de dynamite s'empêchent d'indiquer cela.

1890 :

Bien qu'il ait offert au gouvernement français,
qui les refusa, les droits de fabrication, la
presse chauvine française accuse Alfred d'être

un traître quand il signe un accord avec le gouvernement italien pour la fabrication de la balistite. Se sentant injustement traité, Alfred quitte Paris pour San Remo en Italie. Le suicide de Paul Barbe et la découverte qu'il avait sauvagement spéculé sur la nitroglycérine dans son dos contribuent à déprimer Alfred.

1893 : *Malgré la décision d'Alfred de quitter les affaires, il achète les usines d'armement suédoises de Bofors. Il engage un jeune ingénieur nommé Ragnar Sohlman, qui deviendra un de ses deux exécuteurs testamentaires. Alfred devient docteur honoraire d'Uppsala (Suède), un des rares honneurs mondiaux auquel il accorde de la valeur.*

1895 : *A Paris, Alfred écrit son troisième testament et ses dernières volontés. Il est mortifié d'apprendre qu'il a perdu le brevet britannique pour sa poudre sans fumée. Il y a eu une évidente reproduction de brevet, mais les tribunaux anglais - dans l'affaire connue sous le nom d'affaire cordite - ont refusé ses demandes d'indemnités pour préjudice. Alfred est amer, non à cause de l'argent mais parce que son honneur d'inventeur a été mis en doute.*

1896 : *Alfred meurt le 10 décembre à San Remo sur la Riviera Italienne.*

sources: K.Fant: Alfred Nobel a biography, Arcade Press, New-York,
Archives communales,
R. Amiable Alfred Nobel, Sevran et les poudriers, SHRPA, 1980,
E. Soitel: Sévran....

TESTAMENT

La totalité de mon capital réalisable devra être affectée de la manière suivante: Le capital sera investi par mes exécuteurs testamentaires dans des placements sûrs et il constituera un fonds dont les intérêts seront distribués annuellement sous la forme de prix à ceux qui, au cours de l'année précédente, auront dispensé les plus grands bienfaits à l'humanité. Lesdits intérêts seront divisés en cinq parts égales, qui seront réparties comme suit : une part à qui aura fait la plus importante découverte ou invention dans le domaine de la physique; une à qui aura fait ou perfectionné la découverte la plus importante en chimie; une à qui aura fait la découverte la plus importante dans le domaine de la physiologie ou de la médecine; une à qui aura produit dans le domaine de la littérature, l'oeuvre la plus remarquable dans le sens de l'idéalisme; enfin une à qui aura le plus ou le mieux oeuvré pour la fraternité entre les nations, pour l'abolition ou la réduction des forces armées et pour la tenue et la promotion de conférences pour la paix. Les prix de physique et chimie seront attribués par l'Académie suédoise des sciences; celui de physiologie ou médecine par l'Institut Karolinska de Stockholm; celui de littérature par l'Académie de Stockholm; et celui des lauréats de la paix par un comité de cinq personnes élues par le Storting norvégien. Je souhaite expressément que les prix soient accordés sans considération de la nationalité des candidats, de telle sorte que le plus méritant reçoive le prix, qu'il soit scandinave ou non.

Paris, le 27 novembre 1895



Alfred Bernhard Nobel

NOBEL à SEVRAN

par Daniel Mougin

En 1881, Alfred NOBEL se trouvant trop à l'étroit dans le laboratoire attenant à son hôtel particulier de l'avenue Malakoff à Paris, décida de s'installer à Sévran. Quelles considérations orientèrent Alfred NOBEL dans son choix?

Tout d'abord le village de Sévran, qui compte 685 habitants en 1881, dispose depuis 1860 d'une gare de chemin de fer. La station dessert à l'époque Livry, Villeparisis, Vaujours, Villepinte et Tremblay-les-Gonnesse.

A la fin du 19^e siècle, le service des voyageurs est assuré chaque jour par quinze trains venant de Paris. Très vite, Alfred NOBEL acquiert l'habitude de prendre, le matin, le train à la Gare du Nord pour Sévran et d'y passer la nuit quand son travail le retenait.



Ensuite, la vaste propriété qu'Alfred NOBEL achète le 8 mars 1881, le domaine du Fayet, présente l'avantage d'être situé à distance des maisons du village, ce qui permet quelques garanties en cas d'explosion accidentelle. Ceint par de hauts murs, le

domaine offre au savant suédois la tranquillité que requiert la nature de ses expériences comme son caractère renfermé. Il semble toutefois que Nobel ait omis de demander l'autorisation du préfet pour l'installation de son laboratoire.

Nous savons peu de choses sur les rapports qu'Alfred NOBEL entretint de 1881 à 1890 avec la population sevranaise.

GOFFINET, instituteur en 1889, précise dans une monographie qu'Alfred NOBEL n'a jamais habité Sévran. Il ne venait à son laboratoire, qui était un modèle LAMAILLE, également instituteur à Sévran ; note en 1900 dans ses Annales de Sévran que notre savant fut membre de la Société de Secours Mutuels et qu'il fit quelques libéralités à la commune.

du genre écrit-il, que pour travailler en compagnie de son chimiste, Georges FEHRENBACH, gendre de l'Amiral MOUCHEZ, directeur de l'observatoire de Paris.

Monsieur FEHRENBACH fut, toujours selon LAMAILLE, le premier président de la Société de Secours Mutuels.

La lecture des listes nominatives des habitants de Sévran, 1881-1891, confirme l'information de GOFFINET : Alfred NOBEL n'y figure pas. Sévran est donc bien consacré à la recherche et non un véritable lieu de résidence.

La municipalité de Sévran et son maire, Léon-Claude SAVOYE citent en 1884 dans une délibération "le laboratoire de

chimie de première importance appartenant à Monsieur NOBEL, l'inventeur de la dynamite, où se font des expériences scientifiques".

La propriété de Sévran était suffisamment grande pour qu'Alfred NOBEL y emploie plusieurs domestiques dont, sans doute, un jardinier.

Une délibération du Conseil Municipal du 7 Août 1892 précise qu'il existe dans la propriété Nobel, que la commune vient d'acquérir, des produits de jardin, tels que légumes, fleurs, fruits, qui vont être perdus et qu'il importe de vendre le plus vite possible au profit de la commune.

Alfred NOBEL resta, de 1881 à 1890, à Sévran. C'est dans notre commune qu'il inventa une poudre sans fumée, la poudre balistite ou poudre explosive de Nobel. Alfred NOBEL expérimenta sa nouvelle invention en la tirant dans de petits canons sur le champs de tir que la Marine Française mit à sa disposition. Cette invention fut pourtant, pour lui, source de déconvenues. Ayant, à la suite du refus des industriels français auxquels il s'était adressé, vendu ses droits à l'Italie, il fut inquiété par l'Administration Française.

LA POUDRE DE LA TRIPLE-ALLIANCE

fabriquée en France.

A quelques variantes près, la plupart des journaux de Paris publient l'information suivante :

On sait que la ballistite de l'ingénieur suédois Nobel est en grande faveur près de la Triple-Alliance. L'Italie l'a adoptée, l'Allemagne l'expérimente : il n'y a là rien d'étonnant. Notre poudre sans fumée (Vieille) empêche nos voisins de dormir... et... faute de grives, ils se contentent de merles, comme dit le proverbe.

Mais, ce qui paraît invraisemblable, c'est que M. Nobel ait établi un laboratoire à Sevran-Livry (Seine-et-Oise), c'est-à-dire à deux pas de notre poudrerie nationale où M. Vieille a réalisé sa précieuse invention.

Aurait-on l'intention de surprendre les secrets de notre fabrication? C'est très probable.

Quoi qu'il en soit, le gouvernement vient enfin par l'intermédiaire du préfet de Seine-et-Oise de faire signifier à l'inventeur Nobel d'avoir à fermer boutique, avec ordre de détruire tous les explosifs contenus dans son laboratoire de Livry.

En même temps, une importante saisie de poudre Nobel a été faite près d'Honfleur, à l'usine d'Ablon.

Cette poudre était... tout simplement destinée à l'Allemagne et à l'Italie.

De pareils faits se passent de commentaires. Ils doivent augmenter la vigilance de l'autorité. Ils soulèvent l'indignation de la conscience publique.

Sans abuser des grandes tirades patriotiques...

La presse de Seine et Oise accusa Alfred NOBEL d'espionnage industriel et rapporta la mise à sac et la fermeture du laboratoire par la police. Les archives des services de police et celles du préfet de Seine et Oise sont cependant muettes sur ce point. Si la décision du préfet de fermer le laboratoire de Nobel en Mai 1890 est avérée, la perquisition policière n'est peut être qu'affabulation journalistique.

Deux années durant, la demeure resta inoccupée. Monsieur SAVOYE, Maire de Sévran, s'adressa alors à Alfred NOBEL et obtint de ce dernier une promesse de vente, réalisable

millions au minimum, chiffre qui n'est pas à dédaigner!

LA POUDRE SANS FUMÉE

A la suite de la résolution prise par le Gouvernement d'interdire en France la fabrication de la poudre sans fumée, d'après les procédés du chimiste suédois Nobel, par la Société centrale de dynamite Barbe, Vian et Co, des saisies ont été opérées à l'usine d'Ablon, près d'Honfleur, d'où s'expédiaient à destination de l'Allemagne et de l'Italie, des quantités considérables de cette poudre.

Le gouvernement n'en est pas tenu là.

Il vient de faire notifier à M. Nobel lui-même, par l'intermédiaire du préfet de Seine-et-Oise, l'ordre de fermer son laboratoire de Sevran, établi on ne sait pourquoi à proximité de notre poudrerie nationale, et de détruire les explosifs que son établissement pourrait contenir.

Outre la question de la défense nationale, ajoute la *Liberté*, il faut encore tenir compte que les établissements où se fabrique cette poudre sont dangereux au premier chef. L'usine italienne d'Avigliana, dont la Société centrale de dynamite dirige en réalité l'exploitation, vient en effet d'être le théâtre d'un accident qui a coûté la vie à dix-neuf personnes.

Tribune Publique

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Nous avons lu, puis relu l'article du

LE PETIT MANTAIS 21.5.1890

LE REVAL DE RAMBOUILLET 31.5.1890

jusqu'au 31 Juillet 1892, de sa propriété et de divers objets mobiliers la garnissant moyennant un prix total de 35000 Francs applicable à l'immeuble pour 34.000 Francs et aux objets mobiliers pour 1.000 Francs, ladite somme de 35.000 Francs payable dans les quatre mois de la réalisation avec intérêts au taux de cinq pour cent par an, à compter du même jour.

Le dimanche 4 septembre 1892, à une heure de l'après-midi, eut lieu en la propriété Nobel, à la requête du Maire de Sévran, la vente aux enchères de divers meubles et objets immobiliers ayant appartenu à Alfred Nobel.

Quelques cent cinquante pièces furent dispersées pour la somme totale de 3539,85 francs.

De nombreux sevranaï et habitants des communes alentour se portèrent acquéreur.

Parmi tous les objets de la vente, on remarque « une machine à vapeur et son bac d'alimentation » acquis par monsieur Janot du Thillay pour la somme de 690F. Cette machine fut peut-être utilisée par Nobel dans son laboratoire. Témoins des activités scientifiques passées, furent également vendus: un lot d'éléments de piles, un lot de fioles, des produits chimiques, un lot de fil de fer et lampes.

La vente d'une table à jeu algérienne et d'une table de billard laisse envisager qu'Alfred Nobel s'accordait quelques

moments de détente après de longues journées consacrées à la recherche. Enfin, la vente d'une baignoire et son appareil de chauffage indique que la demeure n'était pas dénuée d'un certain confort.

Alfred Nobel, que l'on a qualifié de « vagabond le plus riche d'Europe », était un homme seul, un expatrié toujours en migration. Il disait de lui-même: « mon foyer est là où je travaille, et je travaille partout ».

Ayant livré un labeur acharné dans son laboratoire sevranaï, nul doute qu'il se soit, un temps, senti chez lui à Sévran.

sources: Archives communales, Alfred Nobel, Sevran et les poudriers, SHRPA, 1980, Goffinet: monographie communale, Lamaille: Annales de Sévran.



DECOUVERTES SUR LA BUTTE MONTCELEUX

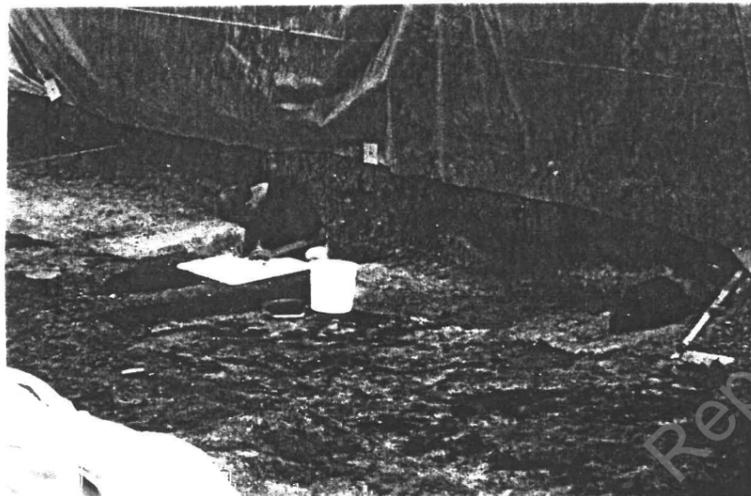
par Daniel Mougín

Répondant à l'invitation de notre Société d'Histoire de nombreux adhérents se sont retrouvés au nord de la commune, allée Ronsard, sur le site du futur quatrième collège de Sevran.

Sous le chaud soleil de juillet, Monsieur Claude HERON, archéologue de la mission départementale d'archéologie de la Seine-Saint-Denis nous a présenté le chantier en cours.

Dans notre département tous les projets d'aménagement d'une certaine importance font l'objet d'une intervention archéologique. Avant le début des travaux a commencé une série de sondages afin de vérifier la présence ou l'absence de vestiges archéologiques. Une première campagne de sondages, entreprise en mai, a permis de mettre en évidence à l'une des extrémités du terrain d'assiette, des vestiges attribuables à l'Age du Bronze (2000 à 1500 av.J.C.). En juin commencèrent les fouilles proprement dites.

Lors de notre visite, l'avancement du chantier permettait de constater l'occupation du site à trois époques différentes. Les vestiges les plus récents appartiennent à l'Antiquité (Ier au IIe siècle après J.C.). Il s'agit là d'un grand fossé parcellaire avec une entrée. A proximité de ce fossé, les archéologues ont identifié la sépulture d'un adolescent ou d'un jeune homme. Une occupation du début à la seconde moitié de la période de l'Age de Fer (vers 450 av.J.C.) a également été mise en évidence. Cette période, connue sous le nom de civilisation de la Tène, correspond à l'arrivée des Gaulois. Les vestiges archéologiques prennent la forme d'un grand épandage de fragments de



poterie. La céramique découverte est mal connue des archéologues et, à ce titre présente un grand intérêt. L'essentiel du site consiste toutefois en vestiges de l'Age du bronze. Les sites de cette époque sont rares : il s'agit du premier découvert en Seine-Saint-Denis. Son étude permettra une meilleure connaissance de cette période en région parisienne.

La topographie du site était autrefois très différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Situé sur le versant d'un petit vallon qui descendait vers un cours d'eau (la Morée?), le terrain s'est érodé au cours des deux derniers millénaires pour prendre son aspect actuel.

Nous reviendrons sur le résultat des fouilles dans un prochain numéro de notre revue.



LES CINEMAS DU TEMPS PASSE (suite)

par Jacques Mortureux

Histoire du VOX 1933 - 1976

Poursuivant notre contribution à l'histoire des cinémas de notre ville, nous avons la chance d'avoir pu recueillir les souvenirs de Mlle BOURCIER qui fut la dernière exploitante de salle à Sevrans et qui demeure toujours dans les mêmes lieux près de l'ancienne salle de cinéma.

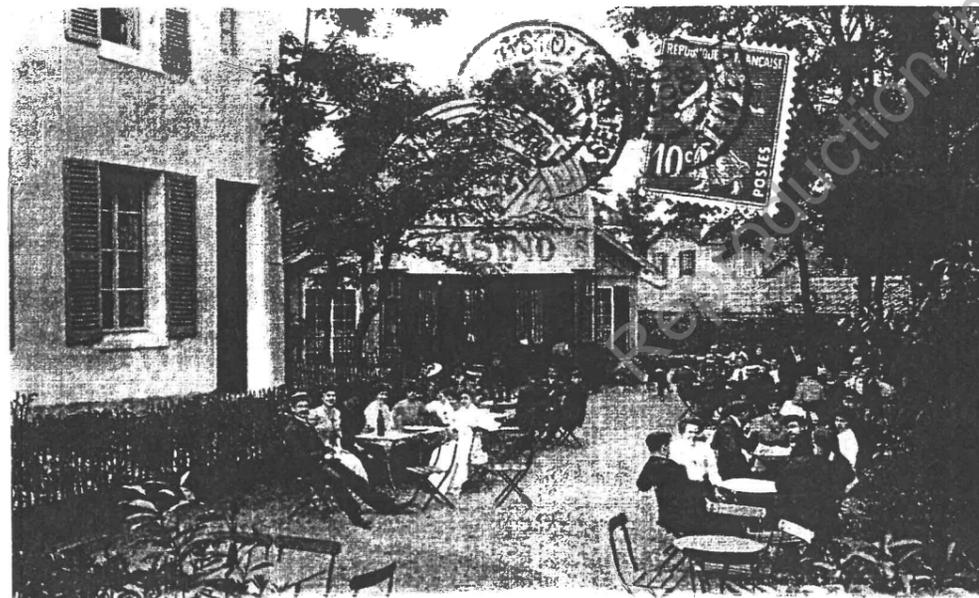
Les origines familiales et la petite histoire de la propriété.

Les grands-parents maternels tenaient un petit café-hôtel à Puteaux. Un de leurs pensionnaires, M. Bourcier, représentant chez Radiola, épousa leur fille en 1929.

Lorsque Mlle Bourcier naquit en 1930, la jeune maman souhaita élever sa fille à la campagne, c'est ainsi que toute la famille se retrouva à Freinville après l'acquisition d'un fond de commerce de Café-Tabac au 48, avenue Liégard. Bien que proche de l'Usine Westinghouse (construite en 1891) le

quartier avait conservé un caractère rustique.

Dans les années 30, des anciens de Freinville rapportaient -souvenirs transmis- que la propriété était autrefois une ferme et le lieu de l'ancienne salle était occupé par la cidrerie. Puis, à la fin du 19ème siècle, les guinguettes fleurirent le long du canal et, toujours au même endroit, s'établit "le Casino" comme l'attestent d'anciennes cartes postales. On peut supposer que ce commerce disparut avec la première guerre mondiale; Un autre ancien - le Père ACKER, racontait qu'il se souvenait des Ulhans qui avaient maltraité la population en



2 - Freinville - Sevrans (S.-et-O.) - Entrée du Casino

1871. Ce témoin serait mort centenaire dans les années 60.

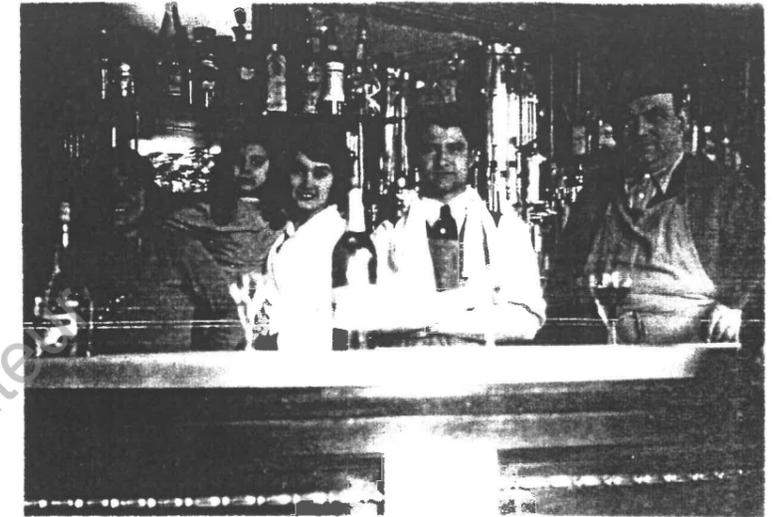
Lorsque les parents Bourcier prirent possession des lieux, ils découvrirent 16 chambres toutes aménagées de façon identique : lourdes tentures rouges à fanfreluches et grands miroirs. Cette décoration des chambres de l'hôtel était sans doute destinée à une clientèle spéciale.

Dans les années 20, l'établissement comportait une salle de bals animés par Freddy GARDONI, un gitan accordéoniste d'une certaine renommée et il paraît que des musiciens de la rue de Lappe à Paris, faisaient des extras dans les guinguettes de Freinville.

Les grands-parents n'eurent guère le temps de se consacrer au commerce de Freinville. Ils disparurent successivement en 1932 et 1933.

Frais de succession, charges du remboursement du commerce s'ajoutèrent à la grave crise économique. Le chômage rongea la fréquentation du café et M. Bourcier chercha d'autres ressources et des moyens de solliciter la clientèle. C'est ainsi que le couple devint traiteur pour le compte de la direction de Westinghouse et de leurs invités. Les repas confectionnés par le couple étaient servis dans la salle à manger de la Direction.

Comme nous l'avons vu (n°4 de Mémoires d'hier et d'aujourd'hui), M. Bourcier se lance en 1933 dans la



projection cinématographique en aménageant la salle de billard de son établissement.

Le petit ciné 1933 - 38

Les premiers souvenirs de la fillette Bourcier naissent avec les projections du cinéma. Mais, dès l'âge de 2 ans, la maman trop occupée dans la salle du café, la confiait au projectionniste, dans sa cabine.

Camille, c'était son nom, était déjà absorbé par les changements très fréquents des bobines.

De plus, à cette époque, la projection muette nécessitait un accompagnement sonore; Là, pas de piano, mais une pile de disques que Camille devait utiliser suivant le caractère des scènes.

Des témoins, dont Mme Bourcier, ont rapporté des récits de séances mémorables. Lors de la projection d'un film russe, d'un climat sombre et tragique, les spectateurs étaient fascinés par un vieillard agonisant dans un taudis. Penché sur son grabat, une pure jeune fille tamponnait le front du moribond en versant un flot de larmes. Atmosphère poignante, les spectateurs, la gorge nouée furent

soudainement secoués par une voix gouailleuse claironnant "Quand il fait pouette-pouette, je lui fais pouette-pouette...(célèbre succès de "Caf-Conç" repris par Maurice Chevalier) Une fraction de silence et un grand éclat de rire secoua la salle.

Une autre fois, quelques spectateurs avaient remarqué un chien se faufilant entre les rangées de sièges. Et lorsqu'une personne aperçut l'animal bavant anormalement, elle crut bien faire en criant "un chien enragé !". Ce fut une panique générale qui vida la salle en peu de temps. Il s'ensuivit une bousculade autour des issues de secours et les plus lestes passèrent par les fenêtres. On enregistra au moins un bras cassé.

Tout aussi cocasse est l'histoire du « godin » dont la cheminée n'avait pas été ramonée. Pour protester de cette négligence, le poêle choisit le cours d'une projection pour "exploser". A dire vrai, ce serait plutôt un coup de poussier qui transforma les plus proches spectateurs en mineurs de fond.

En dépit des difficultés économiques, ce fut, paraît-il, une époque privilégiée faite de joies simples et de bonheur de vivre.

L'hiver, la clientèle, composée d'ouvriers et de petits cadres des usines avoisinantes, tenait à "s'habiller": les femmes en jupe ou robe noire, le petit renard en bandoulière et coiffée d'un petit "bibli" que l'on avait peut être acheté chez la modiste de la place du marché ; les hommes venaient en costume, coiffés de la casquette ou du chapeau.

Les places étaient quasiment réservés par la coutume.

L'été, Freinville se comportait comme une petite station touristique dont le canal, tout proche, était le pôle d'attraction. Les parisiens, arrivés par le train, emplissaient les guinguettes du canal et les marchands de frites ne chômaient pas. Pêcheurs et promeneurs se partageaient l'ombre des grands peupliers. Les berges du canal, grignotées par des petites plages naturelles, attiraient les baigneurs et les enfants pataugeurs.

Le cinéma était même fréquenté par des habitants du Vert Galant venus en se promenant le long du canal.

M. Bourcier avait aménagé sur les trottoirs une terrasse de part et d'autre de l'Avenue Liégeard. Et dans la cour ouvrant sur l'allée du Maréchal Bugeaud il donnait des séances de cinéma en plein air. Il y eut même des attractions et Mlle Bourcier se souvient d'une chanteuse réaliste recevant un bouquet de fleurs après son tour de chant. Mais trop de resquilleurs forcèrent à l'abandon de l'expérience.

Le cinéma de Freinville était soumis à la concurrence des salles d'Aulnay et de Livry. Les propriétaires employaient des pratiques de "réclame" originales pour faire connaître leurs programmes. Un homme, revêtu d'une peau de gorille, distribuait des prospectus annonçant la projection de Tarzan. Il entrepris de courser la petite Bourcier et lui infligea une frousse dont elle se souviendra toujours.

Construction du Vox

M. Bourcier, sans doute gagné par l'euphorie générale, croyait de plus en plus au cinéma. En 1937 il parvient à convaincre son propriétaire de construire une salle de 400 places dont il serait le locataire.

Enfin pour le réveillon de cette même année, c'est l'inauguration du Vox.

Mlle BOURCIER évoque avec précision cette soirée mémorable. Elle a 10 ans et porte une petite corbeille d'osier emplies de confiseries qu'elle vend à ses clients. Toutefois elle est secondée par les deux ouvrières en robe noire au large col ouvert et galonné d'un filet d'or.

Ce sont deux jeunes polonaises; dont l'une est serveuse et demeurera 17 ans, l'autre est chargée du ménage.

Pour le décor de la salle : murs et plafond sont constitués d'un aggloméré présentant une face de paille incrustée gris argenté. Les fauteuils de ton gris possèdent un encadrement en fer forgé; Le sol parqueté est recouvert d'un tapis rouge dans les allées. Les deux films présentés avaient pour titre « Croc Blanc » et « le Tourbillon Blanc ».

La guerre

M. Bourcier n'était plus mobilisable, ce fut l'exode vers le sud puis le retour en 1941.

Le projecteur du Vox recommença à tourner mais la programmation était déterminée par le Centre National du Cinéma, créé à l'initiative des Allemands. Les propriétaires de salle avaient l'obligation de présenter un quota de films allemands. M. Bourcier s'arrangeait pour sélectionner des films d'opérette viennoise qui plaisaient beaucoup au public, et qui, neutres, n'offraient pas de prétextes à protestations ou manifestations d'hostilité tels des films de guerre exaltant les forces de la Wermarch.



Par contre les actualités tournées par l'occupant ou sous son contrôle étaient de véritables films de propagande. Dès le début les actualités furent sifflées, ponctuées d'imprécations "Sales Boches, ordures..." Il faut reconnaître que l'obscurité favorisait l'anonymat et les autorités exigèrent que les projections soient faites à mi-jour en laissant des lampes en veilleuse.

Dans la salle, le public savait que quelques policiers en civil étaient mêlés à la foule, remplacés ensuite par de vulgaires mouchards. Il arrivait parfois que quelques spectateurs ayant fait un séjour prolongé au bar oublièrent toute prudence laissant s'extérioriser leurs sentiments patriotiques.

Mlle Bourcier se souvient notamment que sa mère dut faire taire un pocharde de quelques coups de nerf de boeuf à tel point qu'on le transporta à l'hôpital. Par chance, M. Bourcier connaissait le

commissaire de Livry qui étouffa l'affaire. Plus tard, l'imprudent remercia le couple qui lui évita bien des ennuis.

La gestion de la salle

Progressivement, Mlle Bourcier s'initiait à la partie administrative de la profession. Dès 14 ans, elle remplissait les bordereaux des sociétés de location de films et à 18 ans elle participait aux contrats.

L'exploitant de salle pouvait s'adresser à des maisons de location ou aux gros distributeurs : WARNER, PARAMOUNT, GAUMONT... Ces derniers organisaient des séances privées de projection lors de la sortie des nouveaux films. M. Bourcier n'avait guère le temps, ni le goût de se rendre dans les salles des Champs Elysées, il préférait inviter à sa table les représentants qui lui conseillaient les titres en fonction de la clientèle du Vox. L'exploitant s'engageait par contrat à louer une liste de 6 ou 7 films suivant un calendrier précis. Sur cette liste une "locomotive" était un titre chargé d'assurer une bonne recette.

De plus, la location s'évaluait sous forme de garantie sur les recettes à venir et était versée à la signature du contrat. Une bonne "locomotive" valait 60% des recettes et les films moins cotés 30%.

Par ailleurs, le représentant jouait de la concurrence entre les salles voisines. Mlle DOMINIQUE du KURSAAL n'avait pas la même clientèle et une salle plus importante ce qui lui assurait la priorité, mais elle pouvait faire de mauvais choix au profit du VOX.

En 1951, M. Bourcier vendait le fond de commerce du Café-Tabac mais

rachetait les murs, plus la salle de cinéma. Il laissait à sa fille la responsabilité de la gestion.

A la fin des années 50 le style des films change et la clientèle du Vox subit l'influence de la main d'oeuvre immigrée. Recrutée principalement par les Freins WESTINGHOUSE et les Radiateurs (IDEAL STANDARD), le personnel est logé dans des foyers des environs.

Quant aux films, le Western américain est remplacé par le Western "Spaghetti", qui fut en partie créé par Sergio Leone. Ce type de film d'action aux dialogues simples et brefs convenait parfaitement à une population espagnole, portugaise et maghrébine, mêlée à la clientèle locale.

La fréquentation devait augmenter car le propriétaire décida de construire un balcon qui ajoutera une centaine de places.

Un temps, Mlle Bourcier avait été tenté de se spécialiser en salle d'Art et Essai, mais l'expérience ne dura pas : les films lui arrivaient en fin de distribution et la location était trop chère pour ses revenus déjà amputés par les traites de la construction du balcon. Les autres films français rayés, aux nombreuses coupures, faisaient l'objet de critique plus nombreuses de la part des spectateurs de culture française.

La guerre d'Algérie allait s'achever, pourtant Paris et sa banlieue étaient souvent le lieu de règlement de comptes entre le F.L.N. et le M.N.A. (Mouvement Nationaliste Algérien dont Messali HADJ était le leader).

La soirée du Réveillon du 31 décembre 1960 s'acheva tragiquement. Les spectateurs commençaient à sortir de la salle lorsque des rafales de

mitraillettes déchirèrent le joyeux brouhaha du public qui s'apprêtait à fêter la nouvelle année.

Les spectateurs refluèrent vers la salle. Lorsque le calme parut revenu, on découvrit deux cadavres ensanglantés sur le trottoir. On apprit que les deux hommes avaient assisté à la représentation et étaient sortis les premiers. C'est une chance qu'aucun autre spectateur ne fut touché. Quelques-uns portant des sacs emplies de cadeaux ou de victuailles y découvrirent des impacts de balles.

La plupart des patrons de salle, redoutant la désaffection de leur clientèle s'accrochaient aux films français. Mlle Bourcier, prudemment, s'engagea pour deux séances avec "Quelques dollars de plus". Quel ne fut pas son étonnement de découvrir dans la cour une longue file de clients débouchant jusque dans la rue. Elle se précipita à la caisse, mais, dès que le contrôleur entrouvrit la porte de la salle, il fut plaqué contre le mur par un flot humain dont l'avant garde entra sans payer. Finalement la caissière ne fut pas perdante car elle vendit plus de tickets que de places assises : "il y en avait partout, dans les allées, par-

terre, assis près de l'écran. Je ne pouvais pas les sortir, il aurait fallu les forcer de l'ordre car il y en avait qui n'étaient pas commodes. Alors, j'ai fait envoyer le film".

"Les cohabitations politiques et raciales".

A la fin de la guerre d'Algérie apparurent des films favorables à l'indépendance. Des légionnaires démobilisés d'Afrique du Nord avaient été embauchés chez Westinghouse. Ils faisaient partie des spectateurs qui voyaient rouge lorsque s'affichaient des films mettant en doute l'action des troupes françaises et ils menaçaient de tout casser. Evidemment "Les Bérêts Verts" ralliaient leurs suffrages mais parfois des Maghrébins avertissaient "si tu passes le film, on te fait sauter la salle".

Durant une projection, des spectateurs espagnols n'avaient cessé de narguer des Maliens installés un rang devant. Bruits, provocations verbales, sièges bousculés... les Africains réussirent à se contenir.

Pourtant lors de la sortie, les Espagnols ne tardèrent pas à opérer



une retraite précipitée et, tout pâles d'exiger "la police, vite, ils nous attendent avec des couteaux près du transformateur". Ainsi fut fait et les esprits s'apaisèrent.

Et pour tout compliquer, Joseph le projectionniste était "pied noir" rapatrié de Tunisie; Parfois il se plaignait à sa patronne : "je ne peux plus les voir - Eh bien que voulez vous que je vous dise, restez enfermé dans votre cabine !"



C'était une époque très difficile à tel point que Mlle Bourcier s'assurait le concours de la police, d'une façon presque permanente : un policier en tenue et trois civils. Toutefois ces gros bras utilisaient des procédés très musclés et les ennuis ne cessaient pas pour autant. Ils furent remplacés par

un grand noir : Abderhaman qui revendiquait son appartenance à la race des guerriers. Il était complété par Hussein, petit, mais diplomate qui savait calmer ses frères.

En 1965, Mlle Bourcier ouvrit sa salle aux enfants le jeudi. Ce fut un succès à tel point que les mères de famille considéraient un peu le Vox comme une garderie et venaient chercher leur enfant bien au-delà de l'heure de sortie.

En attendant une centaine de gamins demeuraient dans la cour menant grand tapage et bagarres comme à l'école. L'expérience, trop éprouvante, cessa rapidement. A la même période, Mlle Bourcier programma des films en Arabe, surtout égyptiens.

Le « Triomphe de la Jeunesse » attira un nombre considérable de spectateurs, venant même de Mitry et campant au bord du canal. Enfin nombre de films religieux obtinrent de bons succès (la Naissance de l'Islam).

Avec les années 70, la distribution est bouleversée : création de l'U.G.C., qui se partage le marché avec GAUMONT,

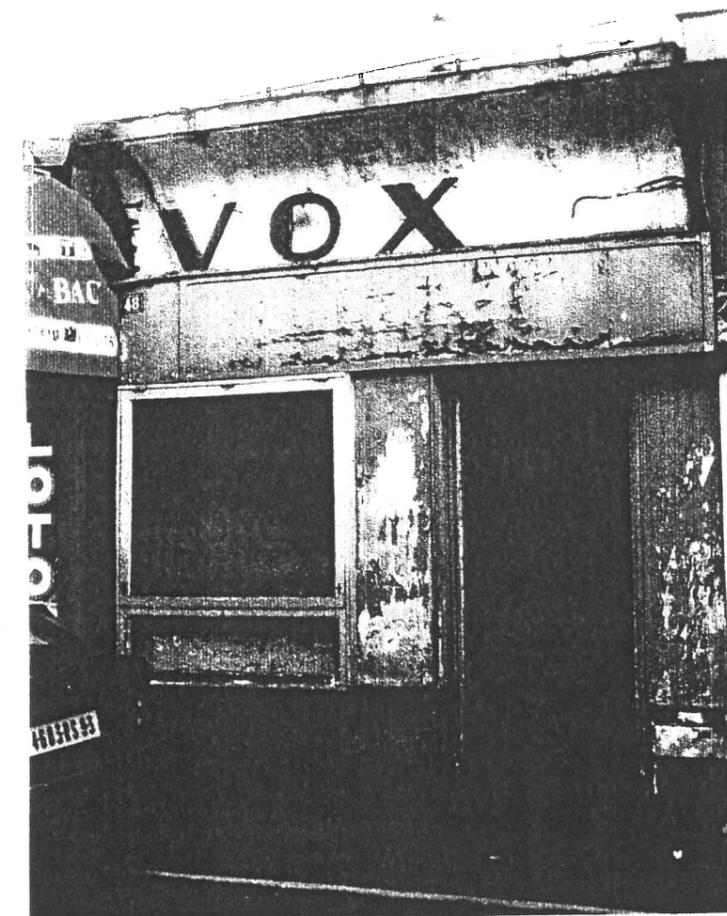
PARAMOUNT et entraîne la constitution de salles multiples rénovées qui s'assurent les premières exclusivités.

Le Vox s'essaya aussi à la première vague du cinéma licencieux au moment où les mœurs et les

interdictions se libéraient. A l'origine les films avaient plutôt, selon l'expression de Mlle Bourcier "un caractère comique et rabelaisien" (les Brebis du révérend). Les films d'épouvante faisaient aussi recette et dans l'un et l'autre cas des parents n'hésitaient à passer leur jeune enfant clandestinement sous la caisse, ou dissimulé sous un manteau. Il fallait les cris d'effroi des malheureux gosses à la vision des films d'horreur pour

convaincre les parents de quitter la salle.

Le déclin du Vox suit le cours de l'histoire du cinéma. La plupart des salles des environs ont fermé leurs portes depuis plusieurs années. La fréquentation de 1000 par semaine (à la fin des années 60) est tombée à 150. Ce sera la fermeture le 30 janvier 1976. Le dernier cinéma de Sevrans avait vécu 38 ans.



BREFS SOUVENIRS D'OCCUPATION A PROPOS DU KURSAAL (1942-1944).

Mme COMMELIN (Odette ROUSSEAU) vivait, à cette époque chez ses parents qui tenaient un petit café et un dépôt de charbon, avenue Hoche.

Agée de 18 ans, elle suivait des cours de sténo et les temps étant très difficiles elle saisit l'occasion pour remplacer une ouvreuse du Kursaal en 1942-43.

Mme Commelin assurait toutes les séances en compagnie de Mesdames LE GOFF, BOUCHER et CAPRON.

Leur tenue : une sobre robe noire, agrémentée d'un col de dentelle blanche. La taille était ceinturée d'un petit tablier noir également, dont la poche recevait les précieux pourboires. Ils constituaient la principale rétribution de la placeuse avec une petite ristourne sur les bonbons vendus à l'entracte.

Par contre, il appartenait aux ouvreuses de se transformer en femmes de ménage pour nettoyer la salle avant la séance du dimanche soir, tâche qui était rétribuée.

La famille DOMINIQUE avait institué au Kursaal un style de respectabilité qui en faisait le premier cinéma de Sevrans. Aussi, les patrons affichaient toujours l'image d'une tenue vestimentaire irréprochable. Si M. Dominique portait volontiers le chapeau, sa fille, une jeune femme de 30 ans, semblait souvent sortir du salon de coiffure. On ne pouvait ignorer sa discrète élégance,

même dans la pénombre où elle contrôlait les billets.

Rangées à sa suite, les ouvreuses s'apprétaient à entraîner les clients vers leur place habituelle.

Mme Commelin se souvient particulièrement du couple de charcutiers qui tenaient boutique rue de la gare (Lucien Sportisse). Particulièrement généreux, ces gens laissaient 5 francs (anciens) de pourboire chaque dimanche soir.

Très démocratiquement, les ouvreuses avaient institué un tour afin que chacune puisse bénéficier de la manne des généreux commerçants.

Un événement reste présent à la mémoire de Mme Commelin. Ce fut lorsque la police française effectua une rafle juste avant la sortie de l'entracte d'un samedi soir. Les spectateurs mâles durent justifier de leur identité. Une dizaine fut emmenée au commissariat de Livry. Mme ALBERT (Denise Descoins) n'a pas oublié, non plus les rafles des jeunes gens : « *Il a du y avoir 2 ou 3 rafles et nous avions un copain qui a été embarqué au commissariat de Livry. Cette fois, ils avaient été tous relâchés* ».

Denise nous fournit une autre précision. Les séances du jeudi soir étaient réservées aux troupes allemandes casernées à l'hôpital (R. Ballanger) qui était considéré comme une des kommandantur les plus importantes de

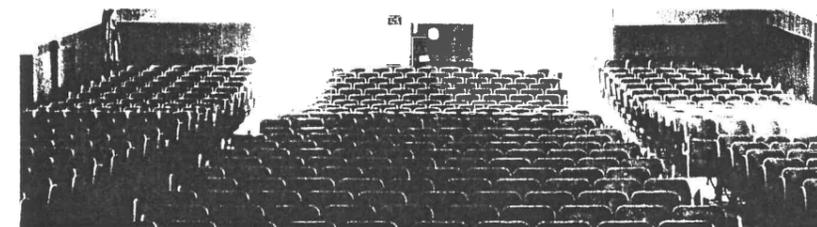
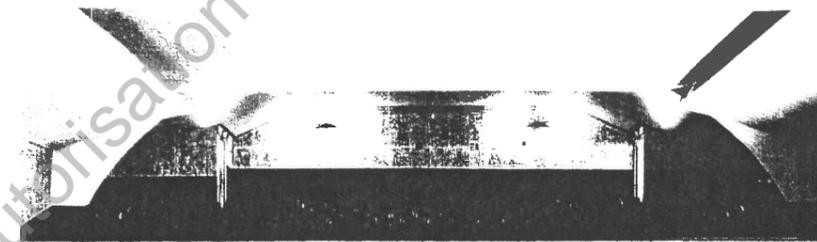
la région. Plusieurs centaines d'hommes descendaient de Villepinte, au pas cadencé et en chantant "Lily Marleine".

Mais tant que la troupe n'était pas entrée dans la salle, les abords du Kursaal étaient condamnés à la circulation, par crainte d'un attentat. Les piétons devaient faire un détour, évitant l'avenue Gabriel Péri.

Si, parfois, quelques spectateurs agités semblaient vouloir troubler la projection, Mlle Dominique avait l'art de leur clouer le bec en quelques mots

tout en conservant sang froid et dignité. Elle entendait sauvegarder la bonne réputation du Kursaal. Et tous les témoins interrogés ont insisté sur ce point. Mais il y eut néanmoins des coups de sifflets anonymes lors des projections d'actualité sous l'occupation, précise Denise.

Par ailleurs, la famille DOMINIQUE entretenait des rapports chaleureux avec le personnel et elle n'oublia pas d'envoyer des fleurs lorsque Odette, la petite ouvreuse, se maria en 1950.



LA FIN DU KURSAAL

Dans un précédent numéro de notre revue, nous avons admis notre ignorance concernant la fin d'activité du Kursaal.

Les archives municipales nous ont récemment fourni une réponse à cette lacune.

La famille Dominique avait créé (sans doute au début des années 60) une S.C.I. "Villepinte-Péri" dont M. Dominique était le gérant, associé à M. Marniquet habitant rue Augustin Thierry - qui était devenu le directeur du Kursaal. Subissant la crise générale du cinéma, la Société avait décidé de vendre la salle en 1966.

Le 22 avril 1966, le Maire de Sevrans, M. Toutain, s'adresse au Directeur Départemental des Domaines à Versailles :

"J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que la Ville de SEVRAN se propose d'acquiescer, à l'amiable, la salle de cinéma "Le Kursaal", rue Gabriel Péri à Sevrans, dont les propriétaires vont cesser l'exploitation dans les mois qui suivent..."

L'intérieur comprend un grand écran, 1100 places, 2 appareils de projection, une installation totale de sécurité, toutes les parties de la construction étant ignifugées.

Cette acquisition est d'un intérêt capital pour une ville de 20 000 habitants, totalement dépourvue de salle des fêtes, et

nous serions véritablement navrés si cette salle de spectacles -je le répète- entièrement aménagée, était achetée par une industrie quelconque, et les offres sont nombreuses.

Ce serait un débouché pour notre Centre Culturel, réduit à faire ses conférences dans des préaux d'école et dans des conditions absolument précaires....

Le 10 juin 1966 en réunion du Conseil Municipal, le Maire propose l'acquisition de la salle du Kursaal pour une somme de 380.000 francs.

Proposition approuvée par le Conseil.

Par ailleurs, le Conseil autorise l'acquisition, pour équiper la salle, du matériel d'occasion :

- 735 fauteuils
- 210 strapontins
- 154 fauteuils en bois
- tout le matériel de projection pour la somme forfaitaire de 19.900 F.

USINE KODAK Des anciens évoquent leur carrière par Jacques Mortureux

L'activité de l'usine de Sevrans était particulièrement spécialisée dans le développement des films photo et cinéma. Dès son installation, l'usine de Freinville recruta une main d'oeuvre en grande partie féminine, résidant surtout à Sevrans et ses environs.

Les ouvriers, entrés sans qualification ont été formés pour servir chaque génération de machines.

Depuis l'origine, l'activité est demeurée saisonnière -on disait autrefois que les ateliers se réactivaient avec les premières communions- et la Société avait dès le début utilisé les contrats à durée déterminée.

Autre particularité, la durée des carrières - 30 à 40 années étaient fréquentes - appartient à un âge industriel révolu.

Les Vétérans.

Parmi les personnes qui nous ont confié leurs souvenirs Mesdames Odette HERSAN, Simone DUVAL et Germaine CARON sont entrées avant guerre.

Nous n'avons pas retrouvé de témoins ayant participé à l'ouverture des premiers ateliers en 1925 : ils seraient presque nonagénaires, mais une de nos fidèles adhérentes, Mme HERSAN, se présenta chez

KODAK en 1932, âgée de 15 ans. Suivant la tradition qui s'est perpétuée très longtemps, il était préférable d'être parrainé. Il en fut de même pour Mmes DUVAL et CARON entrées successivement en 1935 et 1938.

Toutes ces personnes ont connu le premier directeur de Sevrans, Mr JELLINEK. Elles se souviennent fort bien de la silhouette agitée du petit homme parcourant les ateliers fréquemment revêtu d'une blouse grise. Il avait un accent étranger et peu de monde savait qu'il était autrichien et juif. Discrétion et chance réunies, M. JELLINEK ne fut sans doute jamais réellement inquiété. Il conserva son poste sous l'occupation et termina son activité en 1947.

Dès sa nomination à Sevrans M. JELLINEK avait promu

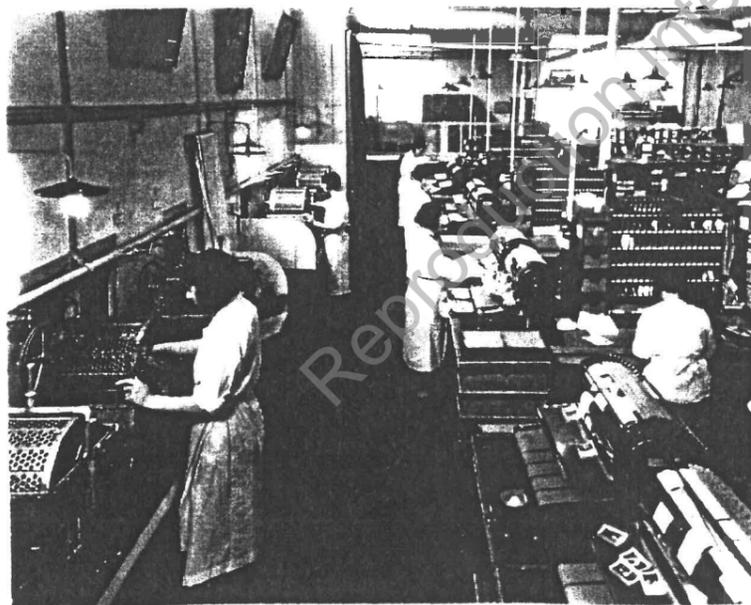


Mme SCHNEIDER contremaîtresse du service tirage.

Mme SCHNEIDER était crainte de l'ensemble des ouvrières car elle avait une autorité incontestable et l'entière confiance du Directeur. Malheureusement elle n'était pas toujours d'une totale impartialité.

Mme HERSAN fut formée au développement. Placée tout près de la tireuse, elle recevait les épreuves dans une cuvette de révélateur ; lorsque la photo paraissait contrastée elle la jetait sur un tapis qui l'amenait dans un premier rinçage. Une autre ouvrière ramassait un paquet d'épreuves pour les placer dans les barboteuses, autre procédé de rinçage. C'était ensuite le contrôle et le tri pour l'expédition aux magasins des photographes. Toutes les ouvrières ne supportaient pas l'odeur du révélateur. Bien que portant des gants, d'autres étaient atteintes d'eczéma.

Simone DUVAL fut embauchée en 1935 âgée de 14 ans, dès son certificat d'études en poche. Elle fut orientée sur le classement des pochettes de photos. Après 6 mois de travail Mme SCHNEIDER déclara : *"Toi, tu n'as pas l'air trop bête, je vais te former cet hiver pour aller au tirage"*. C'est ainsi que Mme DUVAL commença une longue carrière de tireuse, et fit équipe avec Mme HERSAN. Travaillant dans l'obscurité à l'exception d'une petite lampe de lumière jaune



Document Kodak Pathé

orangée elle devait à la vue du négatif choisir parmi 5 qualités de papier : fort, contraste, médium, doux, extra doux. Les formats des "pellicules les plus employés étaient le 6 x 9 et le 6,5 x 11. Puis elle sélectionnait le temps de pose sur un clavier à 12 touches. Cette période d'avant guerre avait encore une connotation paternaliste ; Mme HERSAN se souvient que la Direction était stricte sur la ponctualité. Une ouvrière en retard, ne fut-ce que de quelques minutes, donnait son nom au concierge Mr QUENTIN, un ancien gendarme. Dans le courant de la journée, il retrouvait la fautive et lui imposait une amende, très légère qui alimentait une caisse destinée au Noël des enfants.

Particularité certainement très rare à l'époque, Mesdames DUVAL et HERSAN ont profité des cours de couture et de cuisine dispensés après l'équipe du matin.

Mme HERSAN devait terminer sa carrière d'ouvrière chez KODAK en 1942, pour raisons de santé et Simone DUVAL perdait son équipière développeuse.



KODAK-PATHE SEVRANS LE SOUVENIR DU JOUR DE LA VICTOIRE 8 MAI 1945

En 1945 la reprise est remarquable d'autant que les troupes américaines font développer leurs photos à Sevrans. Mais ce sera le choc terrible de photos de la libération des camps d'extermination. Les ouvrières de Sevrans eurent très tôt, sous les yeux, les preuves de la barbarie.

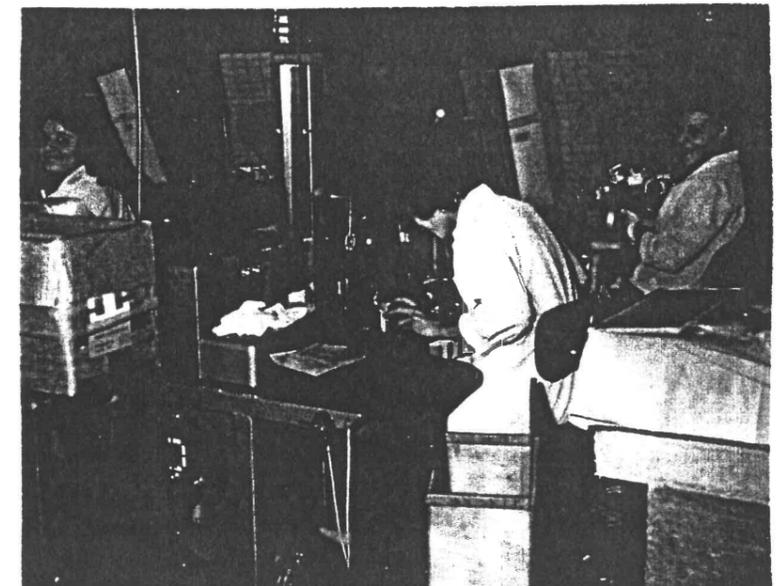
Après l'arrivée de la couleur, Mme DUVAL est formée sur des machines à tirer sur papier couleur, mais d'après des diapositives. Elle deviendra ensuite étalonneuse dont la tâche consiste à analyser d'un coup d'oeil une diapositive et à noter sur un coin de la monture les corrections de couleur et de pose destinées à la tireuse qui en fera une reproduction sur papier.

Enfin, en 1970, après une formation, Simone DUVAL accède à la maîtrise en devenant contremaîtresse. Elle apprend à tracer les courbes de production, les rendements. Mais planifier les jours de congés des ouvrières restera dans ses souvenirs

un des gros problèmes. Mme DUVAL occupera ce poste jusqu'en 1980, année de son départ après 45 ans d'ancienneté. Elle conserve beaucoup de modestie lorsqu'elle regarde en arrière : *"ce n'était pas un travail bien compliqué. Ce n'était pas vraiment un métier, mais j'aimais bien être à ma tireuse. J'ai passé de bonnes années, j'étais jeune, on peut dire que j'ai rigolé"*.

Mme Germaine CARON avait déjà travaillé dans une banque parisienne, puis dans une société de radio, avant que son frère, déjà embauché, ne la fit entrer chez Kodak.

C'était en 1938, elle était âgée de 23 ans. Le Directeur, Mr JELLINEK ne



Document Kodak Pathé

lui était pas inconnu, car, enfant, habitant la même rue, elle avait eu l'occasion de jouer avec ses deux filles. Au début, Mme CARON travailla au service cinéma pour la préparation des films avant développement. Avec la guerre le cinéma amateur disparut et elle fut dirigée sur le service cartonnage.

A l'apparition de la couleur, seule, elle fut à l'origine de la finition du kodachrome. Sa tâche consistait à contrôler le film des diapositives, les couper puis les adapter aux montures carton. Cette opération effectuée à l'origine avec une presse à main, se mécanisa progressivement. Les effectifs portés à 3 ouvrières augmentèrent rapidement pour plafonner à 100 personnes en 2 équipes à la meilleure époque du traitement.

La carrière de Mme CARON suivit l'ascendance de la diapositive : elle accéda au poste de chef d'atelier secondée par une importante hiérarchie d'agents de maîtrise.

Quant à ses relations avec les ouvrières Mme CARON affirme *"Il y avait une très bonne entente dans l'atelier. Dès qu'il y avait un bonheur ou un malheur, tout le monde participait. Moi-même j'ai reçu des cadeaux pour mes enfants, mes petits enfants. Sans prétention, je crois que dans mon atelier il y avait une meilleure ambiance qu'ailleurs"*.

La 2ème génération

Les ouvriers entrés dans les années 50 inaugurent la société de consommation. Ils ont déjà travaillé, mais sans formation professionnelle. Jeunes, ils ont pu suivre les formations internes qui les préparaient aux nouvelles générations de machines.

Enfin, les hommes trouvèrent souvent une épouse dans la société, la femme accomplissant une carrière presque aussi longue que celle de son mari. C'est le cas des couples CHAUVEL et MARTIN avec qui nous sommes entretenus.

Mme Denise CHAUVEL est entrée chez KODAK en 1960. Agée de 20 ans, elle avait une formation de couturière, métier qu'elle exerça pendant 3 ans.



Parrainée par un ancien ouvrier elle débuta pour la période de pointe (mai à septembre) comme tireuse sur kodacolor.

Parfois, une petite reprise de décembre à février permettait de conserver les ouvrières les plus chevronnées 5 h par jour jusqu'à la reprise de printemps. Et il en fut ainsi pour Mme CHAUVEL durant 3 années avant d'être embauchée définitivement. Pendant la morte saison, elle avait trouvé un emploi temporaire dans la fabrique de jouets MECCANO.

L'apprentissage sur papier (kodacolor) s'accomplissait au cours d'un stage de 3 semaines.

L'ouvrière apprenait à définir le temps de pose, la correction des couleurs, l'avance du papier qui se présentait désormais en rouleau.

Les conditions de travail de la tireuse étaient assez éprouvantes, surtout en été où la chaleur naturelle s'additionnait à celle des lampes. Beaucoup d'ouvrières se plaignaient d'enflures des chevilles. Manipulant des papiers sensibles, le port des gants était obligatoire. L'ouvrière était confinée dans un box de 2m x 3m, clos de rideaux noirs avec la seule petite lampe rouge. Certaines personnes manifestaient des sensations de claustrophobie.

Les conditions de travail furent améliorées lorsque les trieuses furent installées dans une grande salle, mais toujours dans la pénombre avec un éclairage spécial.

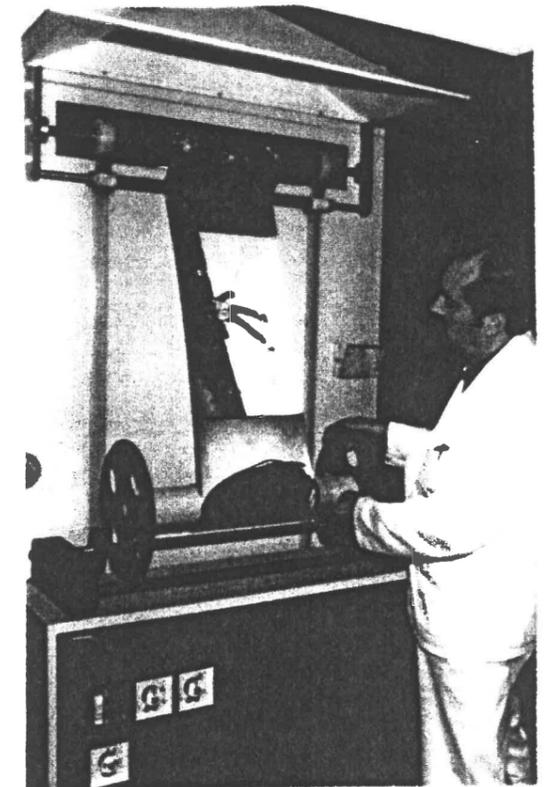
Le Service des Agrandissements constitua une promotion pour Mme CHAUVEL.

Son apprentissage se fit sous la direction de M. BARAT. Et elle précise : *"Il était sourd-muet, il m'a appris par gestes, avec l'instinct. Le contact s'est bien établi, dès le début et je n'ai pas été gênée par son handicap"*. L'agrandisseur était d'un maniement plus complexe que les autres machines. Il nécessitait un réglage pour chaque épreuve : objectif, filtres, temps de pose, correction des couleurs et cadrage suivant la demande du client. De plus, lorsque la photo était très contrastée, il était nécessaire de masquer certaines zones par un geste furtif de la main sous

l'objectif. Les agrandissements étaient exécutés du format 9 x 13 au 30 x 40.

D'après Denise CHAUVEL, c'était un travail très complet, passionnant, travail de professionnel qui fut interrompu au bout de 8 ans.

De nouvelles machines, plus perfectionnées furent introduites. Elles ne nécessitaient plus les mêmes exigences de l'opératrice.



Mme CHAUVEL exerça d'autres spécialités dérivées : la constitution de cartes d'identité, cartes de vœux, badges à destination d'employés.

La tâche consistait à tirer et agrandir une photo sur un support carton ou plastique simultanément avec un texte.

Avant l'apparition de la vidéo, la clientèle qui utilisait des caméras de surveillance (banques, commerces de luxe) demandait l'agrandissement des photos les plus significatives, lors

d'une effraction. Il appartenait à la tireuse de sélectionner les meilleures photos de la séquence choisie par le client.

Denise CHAUVEL fut contrainte de quitter Kodak en 1990. Elle partit en pré-retraite après 30 ans de présence.

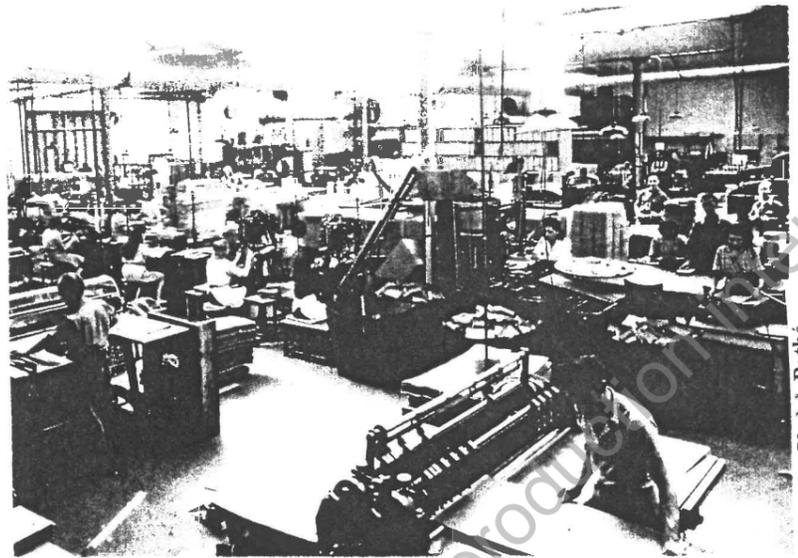
Roger MARTIN travaillait depuis un an à l'hôpital intercommunal (R. Ballanger) lorsque des collègues lui conseillèrent de proposer sa candidature chez Kodak. Issu d'une famille rurale, sans bagage technique, avec son seul certificat d'études il n'avait aucun avenir dans l'Assistance Publique. Il se retrouva au service production du kodachrome en 1958. Au début manutentionnaire, progressivement et après une formation il fut promu à la surveillance des machines de développement.

En 1964, M. MARTIN prend l'initiative de suivre des cours par correspondance (chimie, physique, optique...) et il souligne : "on avait tous les avantages si on voulait travailler pour monter dans la hiérarchie. Il y a des tas d'exemples".

Beaucoup abandonnent, mais lui s'accroche et il devient agent de maîtrise. Il encadre les ouvriers développeurs et intervient pour dénouer les incidents de fonctionnement des machines. Il apprend progressivement à connaître et ausculter les développeuses du film ciné

16m/m, du super 8, du 135m/m (24 x 36), Les développeuses du kodachrome étaient très complexes et comportaient de multiples bains aux températures différentes.

Et, comment souvent chez Kodak, Roger MARTIN dut changer de spécialité. C'est ainsi qu'il se retrouva dans un atelier de pistage magnétique de film super 8. La machine collait une mince bande sur la longueur du film afin de le sonoriser. Apprendre la manipulation, le fonctionnement des organes, il lui fallut presque tout découvrir seul, sans pouvoir trop compter sur la coopération des ouvrières qui admettaient difficilement l'arrivée d'un étranger au service. Finalement, Roger MARTIN sut faire face aux dépannages, réglages; il améliora même le fonctionnement par de petites innovations.



Document Kodak Pathe

C'est alors que les ouvrières ont reconnu ses compétences et ont décidé de collaborer.

A l'exception d'une courte interruption, M. MARTIN demeura dans ce service jusqu'à sa mise à la retraite anticipée en 1988 : il restait seul avec une ouvrière.

LA VIE DANS L'ENTREPRISE

par Jacques Mortureux

Monsieur AUFFRAY occupa le poste de Chef du Personnel à Sevran, bien que retraité, il a eu l'obligeance de se déplacer au siège de la Direction Générale, rue Villiot à Paris.

Nous étions reçus par Monsieur DELAHAYE, journaliste de l'entreprise qui travailla à Sevran de 1964 à 1970.

Parfois, nous avons confronté cet entretien avec ceux des ouvrières recueillis précédemment.

La singularité de l'usine Kodak

Par rapport aux usines voisines : Freins Westinghouse, Radiateurs, Kodak offrait des emplois plus valorisants.

M. AUFFRAY précise que "Kodak qui pratiquait les plus hauts salaires de la région dépendait de la convention des Industries Chimiques alors que les autres étaient rattachées à la métallurgie. A une époque, les salaires d'ouvrières ont été au sommet de ceux pratiqués en France".

Durant les périodes les plus actives, les effectifs des permanents étaient voisins de 2000 personnes et les saisonniers atteignaient des chiffres de 3 à 400.

M. AUFFRAY indique que KODAK pratiqua toujours une politique sociale avancée et il en explique l'origine par l'esprit de ses fondateurs: Georges EASTMAN et Charles PATHE qui en avaient déjà jeté les bases dès les années 20.

Ceci explique le pôle d'attraction que constituait KODAK pour la main d'oeuvre

locale. Aussi était-il difficile d'y entrer et il était préférable de se faire parrainer par une relation déjà en place.

M. AUFFRAY ajoute que de nombreuses jeunes femmes arrivaient chez KODAK avec



un C.A.P. de coiffeuse ou fleuriste ; métiers encombrés, donc peu payés.

Formées à des métiers délicats, elles retrouvaient des gestes habiles dans une atmosphère de propreté.

Mme CHAUVEL se souvient que lorsqu'elle ramena sa première paye de chez KODAK, elle avait doublé son salaire de couturière pour une durée égale. Mieux, elle surpassait le salaire de son père qui en conçut quelque jalousie et même d'injustes soupçons.

Les saisonnières :

Sauf exception, les premières embauches se faisaient toujours sous contrat de 5 à 6 mois. Plus tard, les durées furent réduites et les embauches définitives supprimées. Ce n'est qu'au cours de la troisième saison que l'ouvrière était titularisée.

Mais la morte saison touchait aussi les permanents. Des ouvriers -hommes ou femmes - étaient mutés au "cartonnage" où ce service avait besoin de bras pour reconstituer ses stocks d'emballage. D'autres ouvriers étaient affectés aux travaux d'entretien général et au Stock Produits Finis.

Les équipes.

Les services de production féminins étaient organisés en équipe de 2x8 h de 6 à 14 h et en alternance de 14 à 22 h sur 5 jours.

En pleine saison, la semaine était de 6 jours ouvrés dont 2 de 13 h soit 58 h.

Mme CHAUVEL précise que le temps accordé pour les repas était de 30 minutes qui fut porté à 45 minutes dans les années 80.

Les primes

Dans les années 60, Mme CHAUVEL recevait une prime de rendement personnel, une prime de rendement affectée au service et une prime de "noir" en qualité de tireuse.

M. AUFRAY précise qu'il existait 3 sortes de primes de travail "au noir". Lorsque l'ouvrier travaillait au développement dans le noir presque total, c'était "la prime pancro". La prime négative qualifiait la pénombre sombre et la prime positive permettait le travail avec un éclairage rouge.

Les vacances

Les employés en entrant chez KODAK savaient à quoi s'en tenir. Avant guerre, Mme HERSAN n'a jamais pris de vacances entre Pâques et la fin octobre.

Depuis, ces contraintes ont bien évolué mais jusqu'à la fin, M. AUFRAY confirme qu'il resta une zone interdite comprenant la dernière semaine d'août et la première quinzaine de septembre. Pour le reste un système de points avait été négocié avec les syndicats tenant compte de l'ancienneté, de la

situation de famille et des périodes obtenues les années précédentes. Mais ajoute M. DELAHAYE "il y avait toujours une lutte d'influence auprès des chefs d'équipe pour négocier une petite faveur".

La censure

Ce fut une autre particularité attachée à l'activité de KODAK. Le Service Commercial de KODAK avait le devoir de faire appliquer une loi nationale qui précisait les différents cas de censure lorsque des photos ou des films exposaient certaines parties de corps nus. La photo dite artistique ou naturaliste était tolérée avec certaines réserves ; mais certains cas extrêmes relevaient de la police des mœurs ou de la protection de l'enfance.

Toute photo ayant un caractère interdit était retenue. Un courrier était envoyé au propriétaire le convoquant à Sevran. S'il consentait à se déplacer il assistait à la destruction de ses photos jetées dans une chaudière, sinon après qu'il eut donné son accord les photos étaient également brûlées. En cas de refus, les photos étaient transmises au Parquet.

Mai 1968

Pour compléter ce paragraphe, nous avons demandé le témoignage de M. PRIN qui a vécu ces événements d'une façon active en qualité de délégué syndical C.G.T.

Etant majoritaire, la CGT avait pris l'initiative de l'occupation de l'usine après consultation du personnel lors d'un meeting. Le syndicat avait négocié l'entrée journalière d'une vingtaine de représentants des cadres et de la direction, chargés d'expédier les affaires courantes et constater la sécurité du matériel et des installations. M. AUFRAY n'oublie pas les entrées à l'usine contrôlées par les grévistes, parfois sous les quolibets "Ah ! Qu'est-ce que j'ai pu entendre. Il y eut des moments difficiles, mais dans l'ensemble ça c'est bien passé".

D'autre part, la Direction et les grévistes s'étaient entendus pour que restaurant,

infirmerie, service de sécurité et pompiers restent en fonction.

M. PRIN estime que 400 personnes environ jouaient un rôle actif dans l'organisation et le contrôle de la grève. Une centaine demeurait sur les lieux participant aux rondes et postes de surveillance.

Les négociations se traitaient avec la Direction Générale à Paris. Il se forma un comité contre l'occupation de l'usine, composé de cadres et d'agents de maîtrise qui se réunissait à l'école Victor Hugo avec l'accord de la Mairie.

Chaque jour, l'assemblée des grévistes présents se prononçait pour ou contre la poursuite de l'occupation.

Le couple CHAUVEL se souvient que le comité de grève avait organisé des projections de films, des conférences. Des chanteurs engagés faisaient des tournées dans toutes les grandes usines en grève. Un mouvement de solidarité nationale s'était développé. Ainsi plusieurs camions de pommes de terre avaient été distribués aux grévistes.

Au bout de 15 jours, le mouvement commençait à s'essouffler - des avantages avaient déjà été obtenus.

Le travail reprit après 3 semaines de grève. Hors les gains classiques obtenus à cette époque on peut retenir une amélioration de la sécurité notamment pour les personnes travaillant isolément et une contestation de la pression de certains chefs de service. Des espaces de détente avec distributeurs de boissons furent créés.

Les rapports humains

Pour le Chef du Personnel "sur le plan relationnel les gens étaient très proches les uns des autres. Au contraire de Vincennes, Sevran était une usine à taille humaine où tout le monde se connaissait". M. DELAHAYE souligne que le recrutement



par recommandation créait un lien familial et de connaissance.

Ces points de vue sont un peu tempérés par les ouvriers. Dans un même atelier, il était parfois difficile d'avoir des rapports avec l'autre équipe puisque les gens se croisaient. Avec les autres services, la méconnaissance des tâches de chacun amenait des sentiments d'incompréhension et de jalousie. Pourtant la mobilité de certaines ouvrières corrigeaient ces obstacles.

Les fêtes et réunions

Plusieurs prétextes rassemblaient le personnel: repas de fin d'année, remise de médailles, fête des Rois, mais le plus populaire, le plus fastueux était la Sainte Catherine.

Avant la construction du grand restaurant, la fête se tenait dans chaque atelier. En sa qualité de chef d'atelier, Mme CARON aidait à l'organisation de la fête. Certaines ouvrières étaient soulagées de leur tâche afin de pouvoir débarrasser et nettoyer une partie des locaux et préparer le buffet froid. La direction visitait chaque atelier de catherinette. Et une année, lorsque que Mme CARON s'excusa de n'offrir que du jus de fruit à Mr LANAVE, le Directeur, celui-ci répartit : "Mme CARON, le jus de fruit pétillant n'est pas interdit. - Et bien l'année suivante, nous avons du champagne" conclut-elle fièrement.

Denise CHAUVEL évoque avec bonheur ce grand moment convivial puisqu'elle fut elle même reine de la fête. La catherinette avait sa journée payée. Elle recevait d'abord les cadeaux de ses collègues d'atelier, pour Denise CHAUVEL ce fut une machine à coudre et une coupe en cristal. Elle se coiffait du chapeau offert par la direction et, au bras de son chef de service, rendait visite aux différents ateliers.



Puis toutes les catherinettes étaient reçues par



la direction qui, après l'apéritif, leur distribuait les cadeaux. Mme CHAUVEL se

souvent d'une chaîne en or et un appareil photo. C'était enfin la fête dans les ateliers où on avait fait place pour danser. Par la suite, la Sainte Catherine fut célébrée au restaurant de l'entreprise. Six cents personnes assistaient, après le repas, au spectacle interprété par les employés. C'est ainsi que M. CHAUVEL qui avait des talents inconnus de ses collègues, présenta incognito, un numéro de fakir très élaboré.

Enfin un grand bal avec orchestre clôturait la fête et c'est à cette occasion que les MARTIN se rencontrèrent.

La fête des Rois était aussi une ancienne tradition. On trouve dans un ancien numéro de la revue de l'entreprise une photo datée de 1928, prise à cette occasion. Pourtant, elle est célébrée avec beaucoup moins de faste. C'était un repas amélioré clôturé par la galette et le champagne, avec une durée un peu assouplie. Les Rois

étaient tirés midi ou soir suivant les équipes, mais tous les ateliers reprenaient ensuite le travail.

Les fêtes de fin d'année regroupaient tous les établissements KODAK dans une grande salle parisienne où des artistes renommés se produisaient.

La distribution des médailles.

Cet autre grand rassemblement, réunissant l'ensemble des établissements était sans doute l'occasion de constater concrètement l'originalité des liens qui liait la Société KODAK et son personnel. Chaque année, toute hiérarchie confondue, des membres du personnel étaient félicités, honorés par la remise d'une médaille ou d'un diplôme, tous les 5 ans, pour avoir poursuivi l'oeuvre commune pendant 20, 25, 30 et jusqu'à 50 ans.

Il est manifeste que la Société avait intérêt à conserver un personnel qu'elle avait façonné pour ses besoins, mais par ailleurs, tous les ouvriers étaient dépendant de cette technicité inexploitable hors des murs de KODAK.

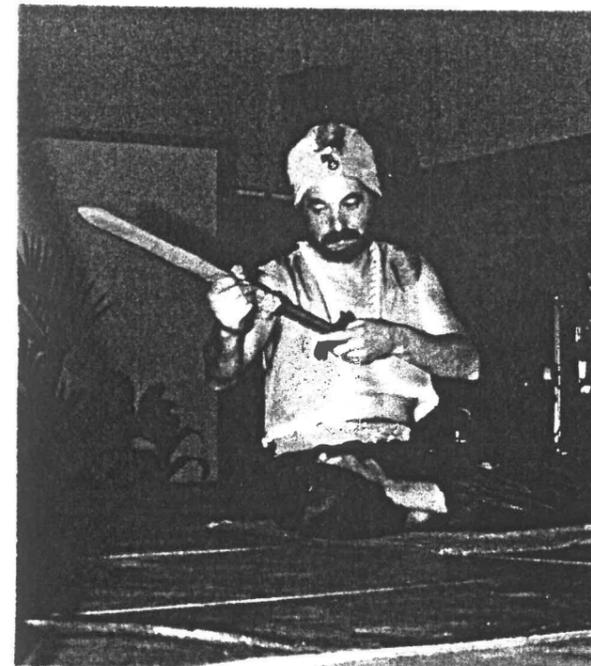
De là cette mutuelle dépendance, ajoutée aux nombreux avantages matériels, qui a construit sur la durée la grande famille KODAK-PATHE.

Les loisirs

L'usine de Sevrans offrait par l'intermédiaire de son comité d'entreprise de multiples activités de loisirs (clubs sportifs, bibliothèque, voyages, etc.).

Mais, ce dont M. AUFRAY est particulièrement fier, c'est la création des ateliers d'arts pratiques.

Un atelier comportant une section bois et une de ferronnerie pourvu de machines de niveau professionnel était à la disposition des employés. Des moniteurs conseillaient ou initiaient à l'utilisation du matériel. Portails de grilles ou meubles sortirent des mains des bricoleurs les plus acharnés.



Les dames, qui avaient aussi leur entrée dans cet atelier se voyaient proposer par ailleurs des cours de couture.

Le passage à la pré-retraite

Les deux couples interrogés ont su prendre le virage de la pré-retraite. Les MARTIN sont d'actifs participants à l'Association Sevrans Ville Verte, Ville Fleurie, Mme MARTIN pratiquant l'art floral. En outre, M. MARTIN consacre de nombreuses heures au vidéo club de l'O.P.R..

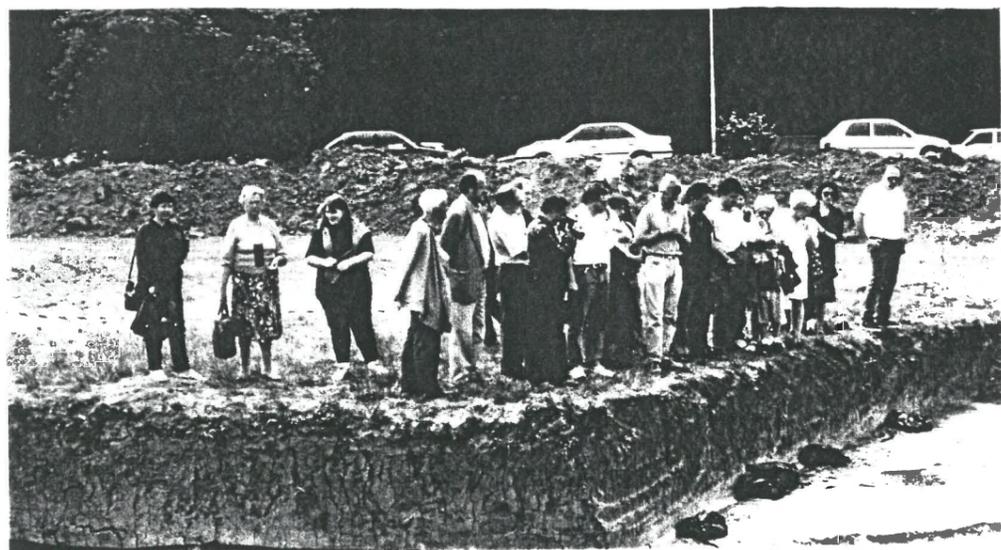
Le couple CHAUVEL appartient aussi à l'Association Sevrans Ville Verte Ville Fleurie et Denise se spécialise dans les compositions florales et les tableaux. Albert (le fakir de l'impossible) continue à développer ses tours et postures. Il donne à l'occasion des représentations pour des collectivités et il était revenu chez KODAK pour présenter son numéro à la demande de M. AUFRAY lors de son départ en retraite.



Photos aimablement prêtées par Kodak-Pathé et les anciens des laboratoires de Sevrans.

VIE DE L'ASSOCIATION

Outre la préparation de cette revue et celle de l'exposition du 13 octobre, pour laquelle il convient de remercier tout particulièrement les membres qui se sont dépensés sans compter en contacts, recherches, rédaction, aide ponctuelle etc., ils se reconnaîtront, la Société de l'Histoire et de la Vie à Sevran a initié la visite du chantier de fouille au lieu-dit « la butte Montceuleux » (se reporter à l'article de Daniel Mougin).



Elle a également participé au « village des associations » lors de la fête de l'été. Sur son stand, de nombreux sevransais, de longue comme de fraîche date, ont montré leur intérêt pour l'histoire de ces lieux où ils vivent aujourd'hui. Ce fut pour nous l'occasion de contacts prometteurs.

